

# PROPA




# GANDE

“  
**ÉCRASER  
DEUX PAVÉS  
AVEC LA MÊME  
MOUCHE.**  
”

BENJAMIN PÉRET

éditions  
verticales

33 rue saint-andré-des-arts  
75006 paris  
tél. 01 49 54 16 55  
contact-verticales@gallimard.fr  
www.editions-verticales.com  
diffusion gallimard / distribution sodis

 A81036-5

  
3 260050 859899



François Beaune

# UN HOMME LOUCHE



**EN LIBRAIRIE  
LE 27 AOÛT 2009**

ISBN 978.2.07.012603.3  
352 pages

François Beaune est né en 1978 à Clermont-Ferrand et vit actuellement à Lyon. Fêru de culture anglo-saxonne, il a passé plusieurs années en Irlande, sur l'île de Man et récemment à Montréal. Aimant confronter textes et arts graphiques, il a fondé plusieurs revues, dont *Louche*, séries d'enquêtes-portraits consacrés à des personnages aux marges de l'art brut, le feuilleton numérique [www.jacquesdauphin.blogspot.com](http://www.jacquesdauphin.blogspot.com) et le fanzine illustré *Gonzo*. Il est également à l'origine du festival « Du cinéma à l'envers » proposant à des réalisateurs de concevoir leur film à partir d'affiches créées par des plasticiens. François Beaune est l'auteur d'une pièce inédite de théâtre, *Victoria*, déjà jouée dans la région lyonnaise. *Un homme louche* est son premier roman.



“  
La réalité est un sandwich.  
”

*Un homme louche* se partage en deux cahiers, deux époques de la brève existence de Jean-Daniel Dugommier : l'histoire d'un ado précocement interné, puis celle d'un adulte quasi normal portant un regard brutalement distancié sur son passé, son entourage et l'insolite du quotidien.

Le « Cahier 1 » débute en octobre 1982 : on découvre Jean-Daniel, collégien de treize ans et sept mois, qui s'ennuie dans un lotissement de chalets périurbains où ses parents tiennent une épicerie. Sur fond de hard-rock, il note les moindres détails de sa vie de gamin en révolte latente, ses complexes inavoués... On le voit lire, rêver, scruter ses voisins, théoriser les tares familiales avec un mauvais esprit à l'ironie cinglante. En effet, le jeune narrateur se sent doué de « superpouvoirs » : une sorte de caméra implantée dans son cerveau lui permettrait de pénétrer, entre autres, la conscience de sa grande sœur, Emma, désirée autant qu'honnie. D'où ses capacités de déduction et de détestation qui offrent au lecteur des satires jubilatoires entrecoupées de digressions aussi farfelues qu'extralucides. Se croyant investi d'une mission d'observation ultrasecrète visant

l'humanité entière, notre surdoué tient à se faire passer pour un ahuri, sinon un attardé. On peut lire alors, consigné dans le désordre fragmentaire du journal, le sentiment contrarié d'isolement et de toute-puissance que lui procure son repli volontaire. Cette duplicité, l'obligeant à adopter toutes sortes de stratégies clandestines, fournit la plupart des péripéties de la première moitié du roman. Jusqu'à l'internement d'office, son cahier ayant été découvert par sa mère. Alité en hôpital psychiatrique, ses prises de notes deviennent lacunaires, cèdent la place à une série de dessins naïfs et désespérés puis au silence.

Après une ellipse de vingt-cinq ans, le « Cahier 2 » d'*Un homme louche* reprend le cours de l'existence de JDD, au printemps 2008 à Lyon. Ce presque quadragénaire est devenu correcteur à domicile. Sous sa plume, moins apaisée qu'il n'y paraît, on reconstitue son passage à l'âge adulte, sa tentative de vie conjugale avec Céline, la mort tragique de son fils Amory, ses errements au bistro, ses velléités sentimentales... C'est le compte-rendu pulsatif d'un homme qui se sent « léopard en cage ». Pour échapper à ce destin « limité », il renoue avec l'écriture et ses missions

infantiles en « louchant » sur le monde, et décrypte, tel Pécuchet, sa « sous-réalité ». Sauf que cette hypersensibilité à l'environnement va lui jouer des tours, l'induire en des erreurs parfois loufoques souvent riches d'enseignements déceptifs. Ses expériences pratiques, destinées à faire affleurer la pensée tapie sous les objets insignifiants, vont le mener aux confins d'une vie *a minima*, mi-spéculative mi-végétative, avant qu'une rupture d'anévrisme ne coupe court à son ultime projet.

Dans ce premier roman, diversité des registres et humour noir louchent assurément du côté de la liberté déjantée et foisonnante de la littérature anglo-saxonne. Conjuguant imagination débordante et captation du réel contemporain, François Beaune élargit notre horizon de lecture en deçà et au-delà de l'ordinaire.



Noémi Lefebvre

# L'AUTO PORTRAIT BLEU



EN LIBRAIRIE  
LE 27 AOÛT 2009

ISBN 978.2.07.012633.0  
144 pages

Née en 1964 à Caen, Noémi Lefebvre vit et enseigne à Grenoble. Docteur en science politique après des études musicales (1969-1980) et une thèse intitulée « Éducation musicale et identité nationale en Allemagne et en France » (1994), elle se consacre, dans le cadre de ses recherches comme dans l'écriture, à la rencontre souvent brutale entre idées politiques et idées sur l'art. Elle a publié plusieurs essais et articles dont *Maurice Fleuret : une politique démocratique de la musique* (avec Anne Veitl, La Documentation Française, 2000) et « L'enseignement musical sous le III<sup>e</sup> Reich, la perversion d'un modèle » dans l'ouvrage collectif *Le III<sup>e</sup> Reich et la musique* (Fayard, 2004) et poursuit ses travaux sur le compositeur Marcel Landowski. *L'autoportrait bleu* est son premier roman.

“  
J'avais déjà trop parlé.  
”



*L'autoportrait bleu* est le long monologue intérieur d'une jeune femme suspendue dans les airs lors d'un vol Berlin-Paris. Accompagnée d'une exubérante sœur aînée, elle commente en pensée leur séjour et sa rencontre avec un pianiste-compositeur de renom. Celui-ci, novateur incompris du public, achève une partition intitulée *L'autoportrait bleu*, hommage au tableau d'Arnold Schönberg qui s'y représentait avec une seule oreille guettant « les murmures significatifs » du nazisme. Prolonger son œuvre, c'est célébrer « l'esprit de résistance » celui-là même qui anime la narratrice mais sur un mode plus chaotique et intimiste. Voilà cette fille contradictoire décrivant ses propres défauts : sa désinvolture impudique, sa logorrhée malade et sa manie anxieuse d'enrouler ses jambes « comme des serpents ». La voilà dissertant sur sa bonne « éducation suicidaire au bonheur collectif », sur les normes illusoire de l'harmonie familiale et conjugale avec lesquelles elle se sent en porte-à-faux. Prenant à témoin sa sœur — son parfait opposé, si brillante et si libérée —, tout en parcourant la correspondance de Thomas Mann et Adorno, la narratrice se souvient. La représentation de *Tannhäuser* au Deutsche Oper ravive la figure d'un

père qui adorait Wagner, d'autres conversations lui rappellent son mariage raté avec un parachutiste et sa trop sportive belle-mère. Les digressions passent de propos légers à des considérations sur l'art et les stigmates de l'Histoire allemande : en survolant le Wannsee, c'est la tristement célèbre conférence du 20 janvier 1942 — où se planifia la « solution finale » — qui surgit. Le roman pose ainsi en filigrane la question des liens complexes qui unissent l'éthique et l'acte créateur, mais sans céder à la réflexion purement théorique ou au didactisme édifiant, tant *L'autoportrait bleu* désacralise les dilemmes moraux ou esthétiques par maintes anecdotes au décalage grinçant. Tel le premier rendez-vous galant au Sony Center — incarnation du miracle économique allemand — qui, dans ce lieu anti-romantique, finit en platitude. Ce soliloque connaît très vite une bifurcation majeure : à l'insu du lecteur, il dévie pour s'immerger dans les pensées supposées du pianiste qui, lui aussi, a remarqué cette auditrice hors norme. Il espère sa compagnie iconoclaste, rêve d'échapper avec cette âme sœur au conservatisme ambiant. Le roman se fait alors vase communicant entre les désirs et scrupules de deux êtres pareillement insatisfaits. On finirait par croire à cette relation fantasmée

jusqu'à son point d'orgue érotique si ne se délitait l'hypothèse amoureuse narrée en creux depuis les manœuvres d'approche jusqu'au fiasco final.

Premier roman ciselé à la virgule près, *L'autoportrait bleu* évoque le phrasé entêtant de Thomas Bernhard, selon un art consommé de la variation musicale. À la différence près que la lucidité acerbe de Noémi Lefebvre trouve son ancrage dans une introspection au ton bizarrement enjoué, sans surenchère pessimiste. Et si l'autodérision ou le désenchantement y expriment une conscience aiguë des occasions manquées, c'est sans éteindre jamais l'énergie contagieuse du désir.



Jean-Charles Massera  
**WE ARE L'EUROPE**  
**LE PROJET WALE**



**EN LIBRAIRIE**  
**LE 1<sup>ER</sup> OCTOBRE 2009**  
 [DATE PROVISoire]  
 ISBN 978.2.07.012376.6  
 228 pages

Jean-Charles Massera est né en 1965. Il vit et travaille entre Paris et Berlin. Il est l'auteur de fictions, de drames sociopolitiques, agricoles ou urbains, de pièces radiophoniques ou sonores, d'essais sur l'art et le cinéma et de projets d'affichages dans l'espace public. Parmi ses œuvres : *Amour, Gloire et CAC 40* (P.O.L., 1999) ; *United Emmerdements of New Order* précédé de *United Problems of Coût de la Main-d'œuvre* (P.O.L., 2002) ; *Jean de La Ciotat, la légende* (Verticales, 2007) ; *A cauchemar is born* (Verticales, coll. « Minimales », 2007) ; *Under The Résultats* (Biennale de Rennes, 2008). Fort du succès de *We are la France* – spectacle nourri d'œuvres antérieures, mis en scène par Benoît Lambert –, l'expérience théâtrale se poursuivra autour d'une adaptation de *We are l'Europe*, à partir d'octobre 2009 (création à Belfort avec déjà une soixantaine de dates prévues).



“  
**Bon, on fait quoi alors ?**  
 ”

Après le recueil de vraies-fausse lois dans *United Emmerdements of New Order* et la prospective-fiction *A cauchemar is born*, Jean-Charles Massera repart du même constat de crise des modèles de vie ou de pensée occidentales en renouvelant les formes de son approche textuelle et surtout en posant sur le mode de la fiction une question supplémentaire : maintenant qu'on en est là, qu'est-ce qu'on fait ? comment on rebondit ? *We are l'Europe (le projet WALE)* s'inspire de Guy Debord, de la *French Théorie* des années 60 et des études post-coloniales américaines, traquant les traces d'aliénation, d'atomisation sociale et de passions tristes dans nos quotidiens, mais l'auteur évite les pièges d'une glose purement théorique. Il choisit de soumettre ces questions « sociétales » à une sorte de forum en direct. Il faut que ça parle, dans toutes les oralités possibles, représentatives ou non d'un échantillon de citoyens lambda. D'où cette agora littéraire qui met en discussion nos divers espoirs et préjugés sociopolitiques à l'heure de l'Europe mondialisée. Parmi les débatteurs, on trouvera des nostalgiques, des mal renseignés, des idéalistes, des blasés, des technophiles, des beaufs, des abstentionnistes, des ultra-modérés, des plus ou moins

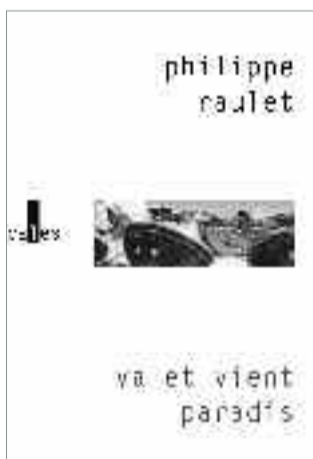
naïfs qui y croient, des lucides qui veulent y croire... De quoi causent-ils ? D'abstractions concrètes, autrement dit de grandes causes et de purs idéaux ramenés à l'échelle de l'achat d'une cuisine équipée, de la pratique du roller, de la crise bancaire ou du port du string. Alternent avec ces duos drolatiques des extraits de manuel pour la béatitudo sexuelle, une ode à l'Europe, etc. Le tout éloigné du discours compassé et télégraphique des grands discours de politique internationale. Plus subtilement encore, pour éclairer cette constante navette entre la généralité d'un problème et la plus triviale de ses conséquences, ce qui intéresse l'auteur c'est le moment où l'opinion exprimée du tac au tac va culminer dans son arrogance caricaturale, céder à quelque scrupule, pour finalement admettre à mi-mot une hypothèse contraire. Le moment aussi où des espaces s'ouvrent, où l'on arrive quand même à s'inventer de nouveau. Ces moments de fragilité réversible sont comme le leitmotiv d'un certain état du monde. Quand l'ennui de la distraction culturelle le dispute aux leurres de la jouissance immédiate et de la compassion humanitaire, face aux périls de la vraie misère renvoyée aux portes de la citadelle Europe.

Se poser des questions à plusieurs dans un temps « tout croissance », tel était le programme minimum de ce livre. Objectif atteint et même dépassé, puisqu'en les posant, l'auteur met à mal les fondements de nos mauvaises consciences et expose tout un chacun aux dilemmes qui le traversent. Quant au statut du texte, ni roman ni essai, il s'invente à mesure, détournant le modèle d'une pseudo démocratie participative pour découvrir un lieu utopique où l'on pourrait se réfléchir les uns les autres. Mais la force inédite de *We are l'Europe* tient surtout à la langue dans laquelle « ça s'écrit », à la stylisation des oralités, empruntant avec une rare justesse nos tics, nos langues de bois et le bain amniotique conversationnel de l'air du temps. Une fiction qui fait imploser l'humour jaune et noir, parfois hilare parfois amer de nos obsessions, sans jamais lâcher son sujet sur un mode heureusement décalé.



Philippe Raulet

# VA-ET-VIENT PARADIS



**EN LIBRAIRIE  
LE 8 OCTOBRE 2009  
[DATE PROVISoire]**

ISBN 978.2.07.078128.7  
120 pages

Né en juin 1940 dans l'Aube, Philippe Raulet est décédé à Paris le 23 mai 2006. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont *Napoléon V ou Chroniques du Palais* (Gallimard, 1966), *Micmac* (Minuit, 1993), *L'Avant* (Minuit, 1995), *Amer et prodigue* (Calmann-Levy, 1997). Aux Éditions Verticales il a publié *Allons, pressons!* (2000) et *Pitiés* (2003) qui a durablement marqué les lecteurs et suscité diverses options cinématographiques, dont une en cours pour la télévision. Philippe Raulet a participé à de nombreux ateliers d'écriture, travaillé régulièrement pour la radio et la scène. Plusieurs de ses textes, dont l'inédit *S'il pleut, vous ramasserez mon linge*, font l'objet d'adaptations théâtrales, et toute liberté prochainement en création.



“  
Sésame ouvre-moi.  
”

Roman posthume entamé au printemps 2003, peu après la parution de *Pitiés*, la rédaction de *Va-et-vient paradis* a été interrompue par le cancer foudroyant qui a emporté Philippe Raulet. Parmi d'autres projets en cours, il en avait peaufiné la majeure partie, même s'il manque encore plusieurs étapes à ce récit de voyage baroque. Nous sommes fiers de le publier en l'état — un état de grâce à nos yeux.

Dans *Va-et-vient paradis*, le narrateur, marchand de vin en faillite, tue l'huissier qui s'était payé, faute de mieux, sur le corps de Patience, sa compagne. Il s'enfuit, elle est condamnée. Dès lors est conféré à l'assassin le don de *traverser* l'existence. Le passage entre l'ici-bas et l'ailleurs s'opère via un raccourci : un Disneyland aux attractions foudroyantes et aux clients insolites, dont un certain Dante, pour lequel le voyageur va réinventer une autre *Divine Comédie*. Dérouté et séduit par ce monde délirant, notre héros conte ses aventures, assisté par une voix fantôme — off du *road movie*, théâtre du souffleur, inconscient « matérialisé ». De cette cavale en solo, on oublie parfois la raison tant elle est jalonnée de mille escapades charnelles et d'anecdotes spirituelles, dans les deux sens du terme. Entre plaisirs et devoirs, la quête a pour fil d'or l'amour très érotique et un rien chevaleresque du narrateur, d'une part pour Marjorie,

plantureuse serveuse de l'au-delà, d'autre part pour Patience sa fiancée terrestre qu'il tente de délivrer. Grâce à un onguent d'invisibilité fourni par un mystérieux « guide » d'en haut, il infiltre la réalité, incognito. Après avoir fait les 400 coups, il tue à nouveau puis enlève Patience, avec qui il vivra en invisible dans une bicoque isolée. Jusqu'au jour où le baume se tarit et où un policier les découvre, poussant le narrateur à son troisième crime. Et le voilà obligé de reprendre la route de l'au-delà. C'est sur ce rebondissement que s'achève le manuscrit revu et corrigé par l'auteur. Pour le reste, *work in progress* de commentaires et phrases inachevées, nous avons choisi de n'en rien reproduire.

Contrairement au décor dantesque ou au post-exotisme de Volodine, l'au-delà de Philippe Raulet n'est ni infernal ni paradisiaque, c'est un monde qui double le nôtre, simplement plus surréel, plus troublé. *Va-et-vient paradis* en fait le récit délié où se télescopent les êtres et les situations, créant des univers fantaisistes, sans jamais aucune élucidation terre-à-terre. Car il ne s'agit pas de comprendre, mais de voir, Orphée apprivoisant les miroirs ; de se laisser entraîner, nouvelle Alice au masculin à la poursuite de l'huissier-lapin blanc. Par le foisonnement des rencontres, le désir d'embrasser toutes les réalités — extra et ordinaire — et la

possibilité magique de changer *ad libitum* de lieu, de chemise, de peau même, *Va-et-vient paradis* est une picaresque méditation sur l'amour de l'altérité. C'est aussi une célébration de la liberté (à conquérir toujours) que le rêve octroie, comme la littérature. Au croisement se tient l'œuvre de Philippe Raulet dont l'écriture est toujours impertinente et poétique, langue joyeusement transgressive évoquant Raymond Queneau. Quant au héros, ce « pitre », c'est un attachant imposteur qui finit par « écrire » une nouvelle *Comédie* à ciel ouvert, chronique jubilatoire dont la formule serait un spiritueux d'une rare abondance : le verbe.



Marianne Rubinstein

# C'EST MAINTENANT DU PASSÉ



**EN LIBRAIRIE  
LE 15 OCTOBRE 2009  
[DATE PROVISOIRE]**

ISBN 978.2.07.012698.9  
160 pages

Marianne Rubinstein est née en 1966 à Paris. Elle est maître de conférences en économie à l'Université Paris-7. Elle a consacré divers articles et un ouvrage au Japon (*La crise financière du modèle japonais*, Economica, 1996). Outre ces écrits universitaires, elle est l'auteur de deux romans, *En famille* (Phébus, 2005) et *Le Journal de Yaël Koppman* (Sabine Wespieser, 2007 ; Pocket, 2009). Aux Éditions Verticales, elle a publié en 2002 un essai qui fit date, *Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin*.



“  
Des bribes et des silences.  
”

*Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin* avait frappé les esprits par l'originalité de son point de vue. Préfacé par Serge Klarsfeld, cet essai était constitué d'entretiens avec des petits-enfants de déportés morts dans les camps, descendants marqués par une culpabilité au « deuxième degré ». Première concernée, l'auteur avait entrecoupé ces témoignages de sobres notations sur son propre vécu. Après avoir basculé dans la fiction, Marianne Rubinstein, avec *C'est maintenant du passé*, s'approprie les enjeux de la transmission et de la mémoire sur un mode plus personnel. Elle tente de reconstituer les souvenirs d'enfance et le quotidien familial de son père, Serge Rubinstein, hors l'effet d'amnésie qu'a produit la disparition traumatique de la génération précédente.

Qu'écrire encore sur la Shoah qui ne l'a déjà été ? Peut-être son empreinte sur le présent. L'expression « C'est maintenant du passé », l'équivalent du « Il était une fois » des contes japonais, fait sans cesse mordre le passé sur le présent. Comprenant que toute trace de ses grands-parents paternels n'ont pu disparaître, Marianne Rubinstein décide de savoir ce qu'il reste d'eux. Mais alors qu'elle traque son histoire,

l'investigation ne cesse de déborder sa propre vie, de « travailler » sa relation avec son père. Sa démarche fait émerger d'autres interrogations. Les absents peuvent-ils s'incarner et exister autrement que dans le manque lorsque l'on ne récolte sur eux que de maigres lambeaux de vie ? Faut-il broder, compléter, inventer, voire écrire une saga ? Cet essai est d'abord le récit d'une enquête, moins portée à la recension des destins anéantis des membres d'une famille qu'à la reconstitution de leurs traits de personnalité et liens affectifs, ces signes de vie qui redonnent chair et âme à ceux dont l'auteur ignorait presque tout. Les bribes de souvenirs ainsi recueillis font le portrait vivant d'hommes et de femmes disparus. Élément essentiel, Serge a hérité d'une boîte en fer bleu qui renferme les dernières empreintes de cette lignée : photos, factures, cartes postales, documents anodins mais précieux reproduits dans l'ouvrage. Notamment deux lettres en yiddish que le tandem père-fille découvre, soixante ans après leur rédaction. Une correspondance âpre et émouvante où apparaissent des dissensions fraternelles, accroc de la vie jugés insignifiants en comparaison du drame de l'Histoire. À l'aune de cette modeste découverte, *C'est maintenant du*

*passé* ne prétend pas combler toutes les pièces manquantes d'une histoire incomplète, mais cherche, avec délicatesse et obstination, à bâtir un patchwork fragile, rudimentaire, une « couverture à soi » comme l'écrit l'auteur, pour ne pas avoir froid toute seule.

La grande originalité de cet essai enfin tient à son approche sensible qui prend pour modèle l'écriture fragmentaire du haïku. En « s'adossant » à la littérature japonaise, Marianne Rubinstein a su composer, hors la seule tradition juive, une forme juste pour appréhender le destin familial, trouver sa place aujourd'hui. Au-delà de la gravité et de l'angoisse que provoque cette quête généalogique, le motif de la musique, comme celui de la poésie minimaliste, nourrit une aspiration à la légèreté, à un silence apaisé, sans autocensure. Autant de contrepoints au mutisme d'un père et d'aïeux qui se sont longtemps « tu » et de variations pour une réconciliation de l'intime et de l'universel.

# RENTRÉE LITTÉRAIRE



Soirée de lecture des textes de François  
Beaune, Noémi Lefebvre, Jean-Charles  
Massera, Philippe Raulet et Marianne  
Rubinstein au Point Éphémère (Paris 10<sup>e</sup>)  
le lundi 14 septembre à partir de 19h30

## HAUSSE DES PRIX

**Philippe Adam** a remporté le prix  
Renaissance de la nouvelle pour son  
recueil *Ton petit manège*, le 28 mai  
dernier à Ottignies-Louvain-la-Neuve  
(Belgique).

**Frédéric Ciriez** s'est vu attribuer pour  
son roman *Des néons sous la mer* le  
prix Palette, le 26 mars 2009 à Nantes,  
ainsi que le prix Jeune Mousquetaire  
du Premier Roman, le 16 mai dernier  
à Nogaro (Tarbes).

**Maylis de Kerangal** recevra le prix Murat  
pour son dernier roman, *Corniche  
Kennedy*, à Bari (Italie), le 22 octobre  
2009.

## ET BIENTÔT EN 2010

Philippe Adam  
Arnaud Cathrine  
Patrick Chatelier  
Hélène Frédérick  
Maylis de Kerangal  
Olivia Rosenthal  
Pierre Senges  
etc.

**Verticaux & Co**  
Thomas Baudry  
Camille Bordas  
Philippe Bretelle  
Philippe Brulin  
Jeanne Guyon  
Élise Lacharme  
François Lacire  
Joëlle Losfeld  
Christelle Mata  
Alexandre Mouawad  
Yves Pagès  
Hélène Pelletier-Frédéric  
Caroline Ripoll  
Etainn Zwer

**Design graphique**  
Philippe Bretelle  
**Photographies**  
© Philippe Bretelle  
Photographies Philippe Raulet  
© Pascale Cheminée (page 8)  
et Xavier Gary (page 9)

**Impression**  
Stipa, Montreuil-sous-Bois  
Dépôt légal : juin 2009

Diffusion Gallimard  
Distribution SODIS

verticales